

BUREAUX: RUE NAIN, 1

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne RÉCLAMES: 25 centimes — On traite à forfait

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h 13, 7 h 18, 8 h 45, 9 h 48, 11 h 46, m., 12 h 23, 1 h 53, 3 h 39, 5 h 13, 6 h 48, 7 h 28, 8 h 28, 9 h 38, 11 h 08 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h 28, 7 h 18, 8 h 45, 10 h 18, 11 h 23, m., 12 h 20, 2 h 45, 5 h 10, 5 h 38, 7 h 18, 8 h 23, 10 h 36, 11 h 28 Mlle à Roubaix, 5 h 15, 6 h 55, 8 h 22, 9 h 55, 11 h 05, 12 h 22, 2 h 22, 4 h 47, 5 h 20, 6 h 55, 8 h 00, 10 h 13, 11 h 15 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 h 05, 7 h 10, 8 h 05, 9 h 40, 11 h 33, 12 h 15, 1 h 50, 3 h 31, 5 h 05, 6 h 07, 7 h 50, 8 h 18, 9 h 28, 11 h 00 Mouscron à Lille, 5 h 52, 9 h 22, 11 h 20, 11 h 57, 13 h 47, 5 h 49, 7 h 02, 9 h 05

DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 h 27, 7 h 36 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 h 00 soir

BOURSE DE PARIS

DU 2 NOVEMBRE	
3 0/0	62 25
4 1/2	89 50
Emprunts (5 0/0)	98 70
DU 3 NOVEMBRE	
3 0/0	62 65
4 1/2	89 00
Emprunts (5 0/0)	98 47 1/2

ROUBAIX, 3 NOVEMBRE 1874

DÉPARTEMENT DU NORD
Election du 8 novembre 1874.
CANDIDAT CONSERVATEUR

M. Constant FIEVET

Membre du Conseil général,
Maire de Masny (arrondissement de Douai),
Agriculteur, Industriel,
Officier de la Légion d'honneur.

BULLETIN DU JOUR

parle hautement des relations amicales et pacifiques entretenues avec tous les gouvernements, on n'est pas trop sûr de la paix. Les nouvelles exigences pour le budget militaire le prouvent d'ailleurs suffisamment.

Un journal prussien, le *National Zeitung*, explique que le discours impérial n'a été écrit de ce style hautain que pour prévenir certaine puissance qu'il était temps d'en finir avec des laquinerie que l'Allemagne ne saurait supporter. On s'étonnerait à bon droit d'un tel commentaire, et l'on pourrait demander avec le journal le Nord, si c'est bien l'Allemagne qui est taquinée par la France, et si vraiment tout le monde s'était grossièrement trompé jusqu'ici en croyant le contraire.

Le gouvernement français a reçu, hier matin, la nouvelle que les troupes carlistes s'avançaient du côté d'Iru pour commencer le siège de cette ville, et aussi que les forces républicaines suivaient de très près l'armée carliste. Ces deux dépêches, parvenues peu de temps l'une après l'autre, laissent donc supposer qu'un combat décisif, peut-être, va enfin avoir entre les deux armées.

Le général Laserna vient de donner sa démission de commandant en chef de l'armée du Nord; cette retraite est surtout motivée par le refus du ministre d'envoyer au quartier général les fonds et les renforts sans lesquels l'armée est hors d'état de rien entreprendre. C'est sans doute le général Morion qui sera appelé à recueillir la succession du général Laserna.

Dans l'Oise, la lutte électorale continue; nous avons annoncé, avec vos confrères, qu'un tribunal arbitral formé de personnes choisies par MM. Jules Grévy, Jules Simon et Gambetta, aurait été désigné pour apprécier certains faits, reprochés à M. André Rousselle. *L'Opinion Nationale* croit savoir que les choses ne sont pas aussi avancées et que la formation même du tribunal rencontrerait certaines difficultés.

On n'a pas oublié le timide démenti opposé par le *Bien public* à la version que le *Monitore di Bologna* avait publiée de l'entretien de son rédacteur en chef avec M. Thiers. Le journal italien maintient énergiquement cette version et accompagne sa réponse à l'organe officieux de l'ex-président de réflexions singulièrement amères:

La vieille duplicité de l'homme d'Etat, dit le *Monitore*, a reparu à la dernière heure, quand les effets produits par ses conversations, trop souvent privées du sentiment des convenances, lui ont semblé devoir contrarier la popularité qu'il ambitionnait de regagner en France par le moyen de l'Italie. Dieu merci, en causant avec lui, les Italiens n'ignoraient pas à quel ancien ennemi de leur pays ils avaient affaire; et les Romagnols particulièrement en ont encore la mémoire toute fraîche; ils savaient qu'orateur et écrivain impitoyable, il aurait bien su éviter les embarras que la parole trop posée aurait pu lui causer. Mais, quoique bien au-dessous du mérite d'un

pareil homme d'Etat, nous attachons trop de prix à la vertu de sincérité pour croire devoir insister une seconde fois sur l'exactitude des paroles que nous avons rapportées.

Le *Bien public* doit amèrement regretter le zèle maladroit qui lui a attiré cette verte riposte et a ramené l'attention publique sur un incident où la considération de M. Thiers a tout perdu!

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 2 novembre.

La majorité de plus de 10,000 voix obtenue dans le Pas-de-Calais par M. Delisse-Engrand, le candidat septennaliste bonapartiste, n'est due évidemment qu'à l'appoint d'un certain nombre de légitimistes qui n'ont pas voulu s'abstenir, afin d'empêcher le triomphe du candidat soutenu par les radicaux. Mais plus de la moitié des voix qui s'étaient portées, au premier tour de scrutin, sur le candidat royaliste, ont préféré s'abstenir pour ne pas porter atteinte à l'intégrité de leurs convictions monarchiques.

Le scrutin du 1^{er} novembre porte en lui un double enseignement.

1^o Il prouve au gouvernement et aux autres fractions conservatrices combien il est nécessaire de compter avec les voix légitimistes.

2^o Chaque fois que toutes les fractions conservatrices votent ensemble, elles obtiennent une grande majorité sur les républicains et les radicaux.

Le gouvernement peut donc sérieusement réfléchir sur l'influence que peuvent exercer, soit dans l'Assemblée, soit au dehors, les voix royalistes. Il y va du sort du septennat, et notre confrère, M. de Batz-Trenquellou, rédacteur en chef de la *Guyenne*, a donc bien raison de dire:

« Ou le septennat cessera d'être neutre.

« Ou le septennat cessera d'être.

« Mais comment cesser d'être neutre sans devenir nettement monarchique ou nettement républicain ?

« Or, s'il devient nettement républicain, MM. Thiers, Gambetta et ceux qui les suivent gouverneront sous le nom du maréchal de Mac-Mahon, et ils gouverneront de telle sorte, on peut s'y attendre, que le maréchal, malgré sa fière devise: « j'y suis, j'y reste », ne restera pas longtemps à son poste. Ceci ne fait doute pour personne. Et dès lors le septennat s'en ira en fumée et nous aurons la « République des républicains », qui durera toujours assez pour faire beaucoup de mal et à laquelle succédera un nouveau cataclysme ou un nouvel empire.

« Concluons.

« Impossibilité du septennat neutre.

« Le septennat républicain, c'est la mort du septennat.

« Donc, septennat monarchique, ou fin du septennat.

« Nous disons cela depuis le 20 novembre 1873.

M. Charles Garnier, dans la *Décentralisation*, a pris, avec beaucoup d'habileté et de fermeté, l'initiative de cette nouvelle campagne en faveur de la reconnaissance du principe monarchique, comme base du septennat.

Un grand nombre de journaux royalistes ont adhéré au plan développé par notre confrère Charles Garnier.

Vous savez que la Chambre, peu de jours avant de se séparer, avait été saisie du rap-

port de la commission chargée d'examiner les propositions de M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia pour la reconnaissance du principe monarchique. Le rapport conclut au rejet, mais la majorité conservatrice, avant de ratifier la conclusion, fera bien de réfléchir qu'en se prononçant contre le principe monarchique, elle ouvrira, à double battant, la porte à la République et enterra le septennat lui-même.

L'agence Havas a bien raison de publier sous toutes réserves la dépêche de Madrid qui prétend que plusieurs personnages importants du parti carliste auraient conseillé à Don Carlos de ne pas continuer la guerre. Je me suis entretenu, hier, avec un officier supérieur qui arrive du quartier-royal de Charles VII, cet officier déclare que jamais l'armée carliste n'a été mieux disciplinée et animée par un plus grand enthousiasme et une confiance plus inébranlable. Le roi Charles VII, voulant récompenser le courage d'un bataillon asturien qui opère dans les provinces basco-navarraises, vient de nommer son fils Don Jaime, prince des Asturies, colonel honoraire de ce glorieux bataillon asturien.

De tous les livres qui ont été écrits sur la révolution, et, en particulier, sur le premier empire, il n'en est guère qui aient obtenu plus de succès et fourni aux historiens plus de précieux matériaux et plus d'éléments de saine appréciation que les *Mémoires du comte Miot de Melito*. Lié avec les principaux membres de la famille Bonaparte, tour à tour ambassadeur, ministre, et chargé de missions importantes, le comte Miot put voir de près les hommes et les choses de l'Empire, qu'il servit loyalement jusqu'au bout, et dont il a parié en témoin impartial. Ces curieux *Mémoires* étaient depuis longtemps épuisés; les éditeurs Michel Lévy frères, viennent d'en faire paraître une nouvelle édition, augmentée de nombreux documents inédits, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs.

La première édition de ces *Mémoires* publiés par le général de Fleischmann, gendre du comte Miot, mit en fureur les bonapartistes du second empire. En effet, ces *Mémoires*, avec ceux du roi Joseph et du cardinal Consalvi, sont la plus terrible condamnation du caractère et de la politique du chef des Napoléon.

Les mêmes éditeurs nous donnent un nouvel et spirituel ouvrage d'Alphonse Karr, ayant pour titre: *Promenades au bord de la mer*. On sait comme l'émite de Saint-Raphaël aime la mer et comme il la dépense en artiste; on sait aussi avec quel esprit charmant il raconte les histoires, les anecdotes et les légendes qu'il recueille sur ses bords. C'est le double attrait que présente ce nouveau volume et qui doit en assurer le succès. L'auteur trouve moyen en passant de flageller les socialistes.

DE SAINT-CHÉRON.

P. S. — On lit, ce soir, dans le *Franc-gaie*:

« Une correspondance adressée de Rome à un journal royaliste et catholique de province, rapporte que notre rédacteur en chef s'étant rendu récemment à Rome, le Saint-Père a bien voulu l'admettre en audience privée. Cette nouvelle est exacte. M. François Beslay a été heureux de cette occasion de témoigner une fois de plus au Saint-Père sa déférence filiale et sa soumission complète à tous les enseignements de l'Eglise et du Saint-Siège. Le Saint-Père, après avoir donné à notre rédacteur en chef les marques les plus touchantes de sa bonté, lui a accordé sa bénédiction. »

Dans une réunion publique, tenue vendredi dernier à Saint-Maxonce (Oise) et à laquelle assistaient MM. Rousselle et Levasseur, M. Rousselle d'une part, et M. Laffleur, au nom du congrès républicain de l'Oise, d'autre part, sont convenus qu'un tribunal arbitral, composé de six personnes à désigner par MM. Jules Grévy, Jules Simon et Gambetta, serait appelé à se prononcer sur certains bruits de nature à entacher l'honorabilité de M. Rousselle.

Le général commandant l'état de siège dans le département des Pyrénées-Orientales a répondu par un refus à la demande qui lui avait été faite pour l'indépendance des Pyrénées pour être autorisé à ouvrir une souscription en faveur des familles des condamnés de Pia. Le général a pensé qu'une pareille souscription serait aux yeux de beaucoup une sorte de manifestation contre les condamnations qui ont frappé les coupables des attentats de Pia.

ÉTRANGER

ESPAGNE. — L'Union annonce que LL. AA. RR. l'infant Don Alphonse, frère du Roi Charles VII, et l'infante Dona Maria de las Nieves, après une rude campagne de huit mois en Valence, viennent de rentrer en France par la Seu d'Urgel, et sont partis immédiatement pour leur résidence de Gratz, en Styrie. La nécessité d'un repos de quelques jours s'imposait aux augustes princes.

Roubaix-Tourcoing

ET LE NORD DE LA FRANCE

Le *Propagateur* rend compte en ces termes d'une réunion électorale qui a eu lieu dimanche à Lille:

Hier dimanche, à trois heures, le cirque Cottréily ouvrait pour la seconde fois ses portes aux électeurs convoqués par le Comité républicain.

Depuis une demi-heure, une centaine de personnes attendaient à la porte.

On voit bien que c'est un jour de fête. Les toilettes sont irréprochables.

Peu à peu le cirque s'emplit. Il est trois heures et demie.

On aperçoit M. Mariage, conseiller municipal, dans la tribune de l'orchestre, c'est là que le bureau se tient. En-dessous, au niveau de la première banquette, est placée la tribune.

Un citoyen prend la parole. On dit que c'est M. Mariage. (Silence! silence!) « Je n'ai qu'un mot à vous dire, à seule fin qu'on ne fume pas ici, vu que ça pourrait causer un incendie. Du reste, les écrivains sont là. (Les cigares s'allument de plus belle.)

Enfin, le bureau se compose. On voit arriver M. Soins, puis M. Testelin, ensuite un monsieur barbu dont il sera question tout à l'heure, et M. Dutilleul. On se serre la main. Encore un moment, on se donnerait l'accolade.

M. TESTELIN. — Une réunion publique est quelque chose de sérieux. Les électeurs ont besoin d'être éclairés (un garçon allume les lampes.) Nous allons composer le bureau, qui doit comprendre des électeurs de la circonscription, avec leurs noms, prénoms et quantités; car, il y a une responsabilité à encourir et... (Bravo! bravo! vive la République! Silence! silence!) Oui! silence, car le silence est la leçon... (Bravo!) des orateurs. (Bravo!) Si vous le permettez à votre serviteur, il se nomme président du bureau... (Acclamation.) M. Parsy est venu mercredi. Il serait venu aujourd'hui, mais

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 4 NOVEMBRE 1874.

— 6 —

ADRIENNE

PAR
CLAIRE DE CHANDENEUX

(SUITE)

— Avez-vous répondu que ma mère était sortie ?

— Oui, mademoiselle; mais il paraît que vous pouvez la remplacer.

— Alors, faites entrer.

Jannette introduisit aussitôt une femme de cinquante ans environ, dont la mise plus que simple, mais d'une extrême propreté, disait la position sociale. Ce ne pouvait être qu'une servante ou une ouvrière. Elle jeta autour d'elle un coup d'œil instigateur, tandis qu'Adrienne, surprise, lui demandait ce qu'elle désirait.

— Mademoiselle, dit-elle humblement, j'ai pris la liberté de venir vous recommander une malheureuse ouvrière âgée qui a trois petits enfants à nourrir, et pas toujours du travail.

— Ah! la pauvre femme! dit Adrienne avec compassion; nous ne faisons pas beaucoup travailler au dehors; cependant, je pourrais peut-être...

— Oh! que vous seriez bonne, mademoiselle! Tenez voilà ce qu'elle sait faire.

Elle ouvrit un petit panier suspendu

à son bras, et en tira des manchettes de percale soigneusement piquées.

Après les avoir examinées, Adrienne demanda l'adresse de la pauvre ouvrière.

— Mme Dorothee, rue Saint-Denis, 90, répondit l'étrangère en appuyant sur les mots: vous pourrez avec confiance en elle pour tout; souvenez-vous de cela, pour tout.

Elle ouvrit de nouveau son panier, y prit une lettre et la tendit à Adrienne, qui rougit d'inquiétude et de colère.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle avec hauteur, sans avancer la main.

La femme sourit d'un air d'intelligence, qui fit cligner ses yeux louches.

— Ne vous en doutez-vous pas, mademoiselle? fit-elle avec incrédulité.

— Je ne sais qu'une chose: c'est que je refuse cette lettre, et vous prie de me laisser.

L'étrangère la regarda avec un étonnement réel, hésita une demi-seconde, jeta lestement l'enveloppe cachetée sur les genoux d'Adrienne stupéfaite, en murmurant: « Mme Dorothee, rue Saint-Denis, n° 90, » et sortit du salon avant que la jeune fille eût pu faire un mouvement.

Elle resta immobile, interdite, les yeux fixés sur la lettre, dont l'adresse, d'une jolie écriture fine, attirait fatalement son regard.

Ses mains refusaient de la toucher, et sa délicatesse se révoltait de la façon brutale dont elle lui était parvenue.

Il se passa dix minutes au moins.

Tout à coup Adrienne, très-pâle, redevenue calme, brisa le cachet, et lut rapidement:

« Je vous aime! je vous l'ai dit, mademoiselle; vous n'avez point paru me comprendre, et pourtant toutes mes espérances de bonheur sont en vous! Ma vie, douloureusement agitée, s'est illuminée des plus purs rayons depuis que je vous connais. Voulez-vous les éteindre par votre indifférence, tandis qu'il vous serait si facile — et même si doux — de les fixer à jamais sur moi? C'est un cœur aimant qui se donne à vous; ne le repoussez pas par je ne sais quel scrupule de dignité, causé ou de candeur effarouchée. On lit dans vos beaux yeux limpides que vous êtes affranchie de ces étroitesse d'esprit qui étouffent trop souvent le cœur. Le vôtre doit avoir besoin de respirer à l'aise dans cette douce atmosphère d'amour pour laquelle il est fait, je le sens. Laissez-vous aimer: c'est la meilleure chose de ce monde. Je ne vous demande en échange qu'un regard indulgent qui me dise, lorsqu'à quatre heures je passerai sous vos fenêtres, que je suis pardonné... Puisse ce regard angélique me dire un jour que je suis aimé! »

E. M.

Adrienne laissa retomber la fatale lettre, prit son front brûlant à deux mains, et éclata en sanglots.

Ce n'était qu'une lettre d'amour; quelle désillusion! Sa foi candide n'attendait pas une déclaration banale, mais bien

une ouverture franche et décisive.

Une lumière indécise encore, mais suffisante cependant pour la blesser jusqu'au fond de l'âme, se faisait peu à peu dans son esprit. Quelque chose s'écroulait en elle que rien ne pouvait plus réédifier: c'était l'innocence de ses premiers rêves, que nul soupçon des misères humaines n'avait encore souillée.

Elle se sentit mésestimée par cet homme, qui ne la comprenait pas, et amoindri à ses propres yeux par l'insulte imméritée de ce sentiment vulgaire.

Mais quatre heures approchaient. Elle regarda la pendule avec un tressaillement nerveux, et alla, d'une main tremblante, abaisser le rideau de sa fenêtre. Pauvre fenêtre aimée! Complice du passé, elle ne devait pas moins l'être de l'avenir.

Pendant qu'elle pleurait sur les ruines de sa belle illusion, M. de Mauperlé, un cigare aux dents, la tête renversée sur les coussins de son divan, s'était dispensé de paraître à son bureau sous le prétexte d'une indisposition, et se berçait avec complaisance des songes les plus dorés. Evidemment, Mlle Audouin — la jeune captive, ainsi qu'il l'avait surnommée en la voyant toujours pensive, toujours travaillant — dévorait sa prose sentimentale, et s'enorgueillissait d'en avoir inspiré l'éclosion.

Il rappela Mme Dorothee. Mme Dorothee, l'estimable personne dont il avait fait sa commissionnaire,

remplissait aussi près de lui les fonctions moins relevées de femme de ménage.

Elle reparut aussitôt toute gonflée de la nouvelle importance qu'elle venait d'acquiescer.

— Vous êtes certaine, madame Dorothee, lui demanda-t-il, que cette jeune personne était seule à la maison quand vous lui avez parlé?

— Toute seule, monsieur; bien sagement assise dans un grand fauteuil; la tête penchée comme ça, de côté; les yeux tout tristes.

— Il y avait cependant une domestique?

— Oui, monsieur, une vieille cuisinière bossue, pas aimable du tout; mais de papa ni de maman, je puis vous affirmer, monsieur, qu'il n'y en avait pas l'ombre.

— Ils pouvaient être dans une autre pièce.

— Non pas. La demoiselle elle-même a dit que sa mère était sortie; et quant au père et au frère, ils n'étaient pas là, car les portes-manteaux de l'antichambre étaient vides. Pas un chapeau accroché, pas un pardessus.

— Vous avez l'esprit observateur, dit le jeune homme avec un soupir.

— Dame, monsieur! il faut bien gagner l'argent qu'on nous donne.

— Madame Dorothee, vous êtes précieuse, je m'en souviendrai, fit-il en la congédiant.

M. de Mauperlé se leva pour s'habiller.